

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

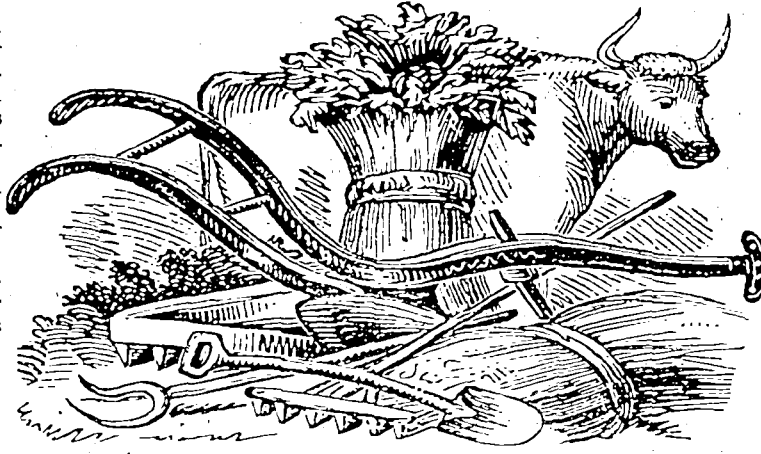
Editeur-Propriétaire

FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées *fiatco*.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arrérages devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

La nouvelle année

Il existe dans nos familles canadiennes une heureuse coutume que chaque nouvelle année voit revenir avec une vivacité toujours soutenue. Les parents et les amis se réunissent ou du moins s'écrivent pour se souhaiter la bonne année.

Cette coutume s'est surtout conservée au milieu des populations rurales. A entendre les témoignages d'amitié réciproque que l'on se donne en ce beau jour, on dirait que les Canadiens-Français ne forment qu'une grande famille. L'apparence ici n'est pas trompeuse, oui nous formons tous une même famille. N'avons-nous pas tous la même foi, la même langue, les mêmes mœurs, les mêmes besoins et les mêmes aspirations ? Nos intérêts ne sont-ils pas les mêmes partout, tant sous le rapport intellectuel que sous le rapport matériel ?

Eh bien, puisque nous sommes tous frères, permettez-nous chers lecteurs de prendre une toute petite place au coin du feu et de vous faire nos souhaits de bonne année.

Lecteurs de la *Gazette des Campagnes*, nous vous souhaitons le succès dans vos travaux et vos entreprises ; que la bénédiction du Ciel se répande sur vos champs et votre maison, que la Divine Providence vous donne la prospérité en ce monde et vous reçoive dans la Céleste Patrie, lorsque vous aurez terminé votre pèlerinage terrestre.

Voilà nos souhaits frères et amis, puissent ils s'accomplir aussi pleinement que nous le désirons.

Maintenant causons un peu de nos affaires. Comme journaliste agricole, nous avons prêché constamment l'amélioration de l'agriculture. Nous avons mis le doigt sur les nombreuses plaies qui affaiblissent notre industrie rurale et donné les moyens de les guérir. Nous avons travaillé consciencieusement, nous nous sommes donné de la peine pour rendre la *Gazette* aussi intéressante et aussi utile que possible, et nous pouvons nous flatter d'avoir rempli notre devoir.

Mais il ne suffit pas de faire son devoir, nous qui travail-

lons au progrès de l'agriculture, nous qui désirons le succès. Nous voudrions voir nos enseignements suivis plus généralement. Avec les améliorations arrivera sûrement la prospérité. Depuis longtemps on se plaint de la diminution constante des récoltes. Cet état tient à un vice de notre industrie agricole et ce vice nous avons travaillé à le faire disparaître. Tous les numéros de la *Gazette* contiennent quelques-uns des moyens propres à atteindre ce but, et chaque cultivateur peut choisir celui qui lui convient le mieux.

Les améliorations en agriculture se font nécessairement avec lenteur, et le journaliste ne peut se flatter de voir se produire à l'instant les résultats de ses enseignements et de ses conseils. Il est obligé d'attendre, mais son attente est rarement frustrée lorsque la semence a tombé sur un bon terrain ; c'est-à-dire lorsqu'il s'est adressé à des personnes qui ont confiance en lui et qui sont disposés à recevoir ses enseignements.

La *Gazette des Campagnes* s'est occupé tout spécialement à répondre aux besoins de la classe agricole de la Province de Québec. Elle est on pourrait dire l'œuvre du cultivateur canadien. Aujourd'hui, elle se présente à tous ses lecteurs et leur demande s'ils en sont satisfaits, si elle leur a donné ce qu'elle leur promettait. S'est-elle montrée bonne conseillère ?

Nous ne pouvons conclure du particulier au général et tous nos abonnés ne nous ont pas fait connaître leur appréciation de la *Gazette*. Cependant le grand nombre de lettres encourageantes que nous recevons et les fréquentes demandes d'abonnement nous font croire que nos amis ont confiance en nous, et nous les en remercions cordialement.

Dans la position où nous nous trouvons, et avec le but que nous poursuivons, il peut nous arriver quelquefois de froisser certaines susceptibilités. Nous voulons avant tout dire la vérité, quelque rude qu'elle puisse paraître ; nous ne voulons pas être un courtisan, mais un ami qui corrige les fautes et les erreurs partout où elles se rencontrent. Nos

amis doivent-ils pour cela nous en vouloir ? Non. Tout au contraire, par cela même que la *Gazette* aime et dit la vérité, la confiance de ses amis n'en doit être que plus inébranlable.

Trop de journaux croient faire leur chemin en flattant les passions populaires et en cherchant à démolir les œuvres d'une véritable utilité. Notre voie est tout opposée à la leur. Nous travaillons à démolir ce qu'ils veulent édifier. Nous voulons dans la mesure de notre faible capacité, détruire l'erreur et faire triompher la vérité. Nous savons qu'entreprendre une telle besogne n'est pas chose facile, cependant nous réussirons avec l'aide de la Providence et de nos bons amis dont le nombre augmente de jour en jour.

La seule force de la *Gazette* réside dans ses abonnés. A eux de lui offrir leur aide. Pour cela deux choses sont nécessaires : 1o. le paiement des abonnements ; 2o. le concours de la plume des cultivateurs progressifs.

En général, nous n'avons pas à nous plaindre de nos abonnés pour le paiement de ce qu'ils nous doivent ; mais un trop grand nombre nous oublie. Le prix de l'abonnement est peu élevé, \$1.00 par année, ou un peu plus de deux sous par semaine, n'est pas une forte somme, tant s'en faut, et nous pouvons dire que la *Gazette* est à la portée de toutes les bourses. Cependant malgré cette grande facilité, nous comptons bon nombre de retardataires. Ceux-ci ne réfléchissent pas que si une piastre est peu de chose pour eux c'est la vie pour nous. Allons, lecteurs ! soyez de véritables amis et pour éternelles faites-nous tenir le prix de votre abonnement.

Quant au second point, nous avons de graves reproches à faire à tous les agriculteurs qui, pouvant tenir une plume, ne nous font pas part de leurs observations. Nous l'avons déjà dit ailleurs, la science agricole est le fruit de l'expérience ; elle se compose des faits obtenus dans les bonnes pratiques et se complète au moyen des observations de tous les cultivateurs.

Les publications agricoles peuvent être considérées comme un musée où sont insérés et précieusement conservés tous les faits intéressants pour l'agriculture. Aujourd'hui, nous renouvelons l'invitation que nous avons déjà adressé à tous les agriculteurs qui travaillent à l'amélioration de leur culture. Faites-nous connaître les résultats de votre pratique. Nous ne demandons pas des morceaux choisis de littérature, nous ne voulons qu'un exposé clair et précis de vos observations ; les belles phrases n'ajoutent rien à la valeur d'un succès.

Lecteur, vous êtes coupable envers toute la classe agricole si vous négligez de vous rendre à notre invitation et vous retardez la marche du progrès. Ecoutez donc notre voix. Au commencement de la nouvelle année prenez la ferme résolution de communiquer à la *Gazette des Campagnes* tous les faits intéressants de votre pratique. Considérez cette feuille, comme la vôtre, soyez son ami intime et accordez-lui de fréquents témoignages d'amitié. Soutenez-la en lui procurant de nouveaux abonnés et augmentez son intérêt en participant à l'œuvre qu'elle poursuit.

CAUSERIE AGRICOLE

ENGRAISSEMENT DES BŒUFS

Dans notre dernière causerie, nous nous sommes étendu assez longuement sur l'alimentation à donner aux bœufs à l'engrais. Nous avons établi en principe que plus la nourriture est abondante et variée plus le prix de revient de la

viande est faible, et plus, par conséquent, les profits nets de l'engraissement sont considérables. À l'appui de ce principe, nous avons cité des exemples d'alimentation puisés chez les meilleurs praticiens et tous sont venus corroborer nos avancés.

Ces exemples ne sont pas uniques ; le régime que reçoivent les bœufs à l'engrais varie suivant les climats, les localités et même suivant les différentes cultures. Il serait donc trop long de faire connaître ici tous les systèmes d'engraissement et nous nous bornerons à citer les principaux.

En Angleterre, où nous voyons les engraisseurs les plus expérimentés, le fond de la nourriture des bœufs à l'engrais est ordinairement les navets, le foin et la farine d'orge ; mais on y ajoute beaucoup d'autres substances d'une grande valeur nutritive sous un petit volume. Ainsi, un certain M. Warnes, engraisseur émérite, donne, pour un bœuf devant produire 700 à 900 lbs. de viande, $1\frac{1}{2}$ de graine de lin avec 5 livres de farine d'orge par jour, plus des navets et du foin à discrétion. La graine de lin et la farine d'orge sont bouillies ensemble dans l'eau et forment un mucilage épais qu'on administre à l'état liquide aux animaux. Ce mucilage est très-nourrissant et accélère l'engraissement d'une manière surprenante. Il convient surtout vers la fin de l'opération.

Chez M. J. Curtis, autre engraisseur important, le fond de la nourriture est le même que précédemment ; mais il y ajoute de la paille coupée et arrosée préalablement avec une pinte d'huile de lin par jour et par tête. Les animaux s'en montrent très-friands.

Enfin Pollock emploie l'huile de foie de morue, au lieu d'huile de lin pour le même objet.

En Allemagne, le fond de la nourriture est tout différent. Les engraisseurs de cette contrée ont une grande confiance dans le régime fermenté qu'ils emploient généralement. Ils font un mélange composé de patates coupées et de paille hachée dans la proportion de 30 livres pour les premières et de 40 livres pour la seconde. Le mélange est arrosé de 20 à 25 pots d'eau et soumis à la fermentation. Cette quantité d'aliments sert pour nourrir un bœuf pendant une journée. Certains engraisseurs qui ont à leur disposition des fourrages plus variés, donnent à leurs bœufs une nourriture plus riche ; mais tous ces fourrages sont mélangés et fermentés. On voit très-souvent le mélange suivant : foin de prairie 10 livres ; paille 20 livres ; pain de lin 4½ livres ; le tout est haché, broyé et fermenté.

On calcule que ce dernier mélange forme l'équivalent de 25 livres de bon foin de prairie. Avec cette ration si peu élevée, mais qui a acquis une grande valeur nutritive par la fermentation, on obtient un accroissement moyen de 14 onces par jour et par tête ; soit une augmentation de 3 livres, poids vivant, par chaque 100 livres de foin consommé. C'est-à-dire qu'il a fallu 33 à 34 livres de foin pour produire une livre de viande.

Enfin dans toutes les localités où se trouvent des sucreries de betteraves, des féculeries, des distilleries, des brasseries, on engraisse économiquement les bœufs avec les résidus que laissent ces industries. Les pulpes de betteraves sont d'abord soumises à la macération, puis données aux bestiaux dans la proportion de 60 à 140 livres par jour et par tête. Les pulpes constituent ici le fond de la nourriture, mais elles ne sont jamais données seules ; au contraire, on y ajoute du foin, de la paille, des balles, du pain de lin, des grains moulus grossièrement. Les résidus de distilleries et brasseries conviennent surtout à l'engraissement des bœufs.

Tous ces aliments sont divisés en un certain nombre de repas qui varient selon les habitudes. En général, on ne donne

pas plus de trois repas, ni moins de deux; mais il est certaines localités où l'on donne jusqu'à douze repas. Il est impossible que les bœufs se trouvent bien de ces dérangements continuels. Nous l'avons déjà dit, un animal n'engraisse pas précisément en raison de la nourriture qu'il mange, mais plutôt en raison de ce qu'il digère; plus il aura du temps pour la digestion, mieux il engraissera. Il est donc préférable de donner la nourriture en deux ou trois repas, afin de laisser à l'animal plus de temps pour la digestion. D'ailleurs, les engraisseurs les plus expérimentés s'accordent tous à dire que deux repas en hiver et au plus quatre en été sont les nombres les plus convenables pour un engraissement rapide. En outre, on sait que plus les repas sont nombreux plus il y a augmentation de main-d'œuvre.

Le logement et les soins de propreté occupent une place importante dans l'engraissement et influent beaucoup sur la rapidité de l'opération. Il est donc nécessaire que l'engraisseur tienne compte des exigences de ses bestiaux sous ce rapport.

On peut établir en principe que le bœuf d'engrais doit être entretenu au milieu d'une température constante, assez élevée et humide. Le logement qu'on lui donnera ne sera parfait que s'il remplit ces trois conditions. Que l'étable soit d'une construction simple, aussi peu coûteuse que possible, c'est ce que nous désirons; mais qu'elle satisfasse pleinement aux besoins des animaux, c'est un moyen infailible de rendre l'engraissement plus rapide.

L'expérience a démontré qu'une température de 50 à 54 degrés Fahrenheit en hiver est la plus convenable pour les bœufs à l'engrais. Il faudra donc prendre les moyens de conserver cette température à l'intérieur de l'étable, en tenant toutes les ouvertures fermées pendant les grands froids, et en établissant de bons ventilateurs que l'on ouvrira pour les besoins de l'aération.

À propos d'aération, la santé de l'animal exige absolument que l'air au milieu duquel il vit soit sain et respirable; c'est à dire qu'il ne soit pas vicié par les odeurs qui s'échappent des fumiers et du corps même des bestiaux. Mais il faut reconnaître aussi que le bœuf à l'engrais n'exige pas aussi impérieusement que les autres animaux de la ferme un air pur et souvent renouvelé.

Le premier doit être placé dans des conditions spéciales, qui, sans atteindre gravement sa santé, favorisent le développement de la viande et de la graisse. Pour lui, un air trop pur, trop sec, trop vif, trop froid ou trop chaud serait mauvais. Sa respiration serait plus active, les principes gras seraient plus complètement brûlés, et par conséquent ils s'accumuleraient en moindre quantité dans les tissus qui doivent les recevoir.

Les seconds, au contraire, c'est-à-dire tous les sujets qui ne sont pas destinés à la boucherie pour une époque assez rapprochée, sont plus exigeants sous le rapport de la salubrité de l'air qu'ils respirent. Ils ne s'entretiennent en bonne santé et ne donnent leurs meilleurs produits que dans un local bien aéré qui puisse offrir à leurs poumons un air pur et constamment renouvelé. Savoir donner aux différents bestiaux la dose d'air nécessaire est une partie importante de la production animale.

Les soins de propreté ne doivent jamais être négligés. Il n'est pas rare de voir, chez nos engraisseurs canadiens, les bœufs à l'engrais tenus dans la malpropreté la plus dégoûtante. Ces animaux font beaucoup de fumier, et néanmoins on leur ménage la litière autant qu'il est possible. On les laisse, pour ainsi dire, croupir sur leurs ordures. Ils en ont tout le train postérieur couvert. Rien ne dénote, chez l'en-

graisseur, plus d'insouciance et même de paresse.

L'animal à l'engrais a besoin d'être entretenu proprement. Il éprouve de fortes démangeaisons qui l'obligent à se remuer, à s'agiter. Les pores de sa peau se remplissent de matières grasses qui s'opposent à leur bon fonctionnement. Si ces démangeaisons ne sont pas calmées et si ces matières grasses ne sont pas enlevées, le bœuf souffre et l'engraissement subit des retards.

Sans exciter, outre mesure, les fonctions exhalatives de la peau, ce qui serait une cause de déperdition notable, il est absolument nécessaire de penser de temps en temps tous les bestiaux, ceux que l'on engraisse comme ceux que l'on entretient. Il va sans dire que cette règle n'est pas applicable aux moutons.

Tous les jours, on devra donc les frotter avec un bouchon de paille surtout sur les cuisses et leur donner une litière suffisante. Puis tous les trois ou quatre jours, les brosser sur tout le corps.

Les éleveurs de Durham et les coureurs d'exhibition font plus que nous ne recommandons. Non-seulement ils bouchonnent, étrillent et brossent leurs bœufs tous les jours; mais encore ils les lavent au savon une fois par semaine. En cela, ils tombent dans un excès nuisible comme tous les excès. Tenons-nous en au nécessaire. Un bœuf a besoin d'être tenu proprement; mais il n'est pas bon de le panser comme on ferait d'un cheval pur sang.

REVUE DE LA SEMAINE

Ainsi que nous l'avions annoncé, c'est le 27 novembre qu'a eu lieu l'ouverture des chambres italiennes. La cérémonie fut présidée par Victor-Emmanuel, roi d'Italie, par la grâce de la violence et de l'assassinat. Mais ce que nous ne savions pas et ce que les jeunes journaux d'Europe nous apprennent c'est la nouvelle preuve d'hypocrisie que le Gaillard-Homme a donné en même temps à toute la ville de Rome. Dimanche matin, 26 novembre, le roi a entendu la messe. Il voulait ainsi montrer au peuple qui le déteste qu'il n'est pas aussi impie qu'on le croit et qu'on a tort de le traiter comme tel.

Heureusement que le peuple n'a pas été la dupe de cette supercherie, et qu'il a su donner à cet acte la qualification qui lui convient.

Voici comment un témoin oculaire apprécie le fait :

« Passant, dimanche matin, 26 novembre, sur la place du Quirinal, j'aperçois un certain mouvement insolite sur la porte du palais, et je m'informe.— Le roi, me dit-on, se rend à la messe.

« Je ne saurais exprimer la révolution que ce mot souleva dans mon cœur. Que va faire ce prince, pensais-je, au pied des autels du Dieu catholique? De quel front osera-t-il paraître devant Celui dont il outrage l'ambassadeur? De deux choses l'une: ou Victor-Emmanuel ne croit pas à la religion qu'il professe publiquement, et alors il fait preuve d'une abjecte hypocrisie et prostitue sa conscience; ou il croit réellement, et alors comment peut-il allier sa foi à sa conscience? Par quel raisonnement arrive-t-il à conclure qu'il peut assister à la messe dans cette Rome où il a volé au Vicaire de Jésus-Christ, dans cette Rome où il a pénétré à coups de canon, au mépris de toutes les lois divines et humaines? Qu'est-ce qu'il peut dire à Dieu qui a dit: tu honoreras ton père et ta mère,—tu ne tueras pas,—tu ne voleras pas,—tu ne mentiras pas,—lui qui fait mourir à petit feu le Père de son âme, lui qui se parjure chaque jour

depuis vingt ans, lui qui a promené la révolution dans toute l'Italie, et avec elle le fer, le feu, le pillage, l'immoralité ?

C'est le lendemain que Victor-Emmanuel inaugura la session parlementaire. Parmi les diplomates qui assistaient à cette cérémonie, les catholiques ont remarqué avec douleur le chargé d'affaires de la France. Pauvre France, elle est bien déchue de son ancienne gloire, de cette gloire de fille aînée de l'Eglise. O France de Pépin, de Charlemagne et de St. Louis qui mettait son honneur et son devoir à combler de richesses et de puissance, le Pape de Rome, le Vicair de Jésus-Christ, pourquoi as-tu failli à ta belle mission ? pourquoi ta conscience et ton honneur ont-ils fait cette honteuse capitulation ?

Tu as été châtiée ; pour une faute semblable, tu as vu le vainqueur brutal fouler ton sol si fertile en héros, saccager tes villes et tes campagnes, démolir tes antiques monuments, pourquoi ne reconnais-tu pas la main qui te frappe ? Que tu es aveugle, es-tu donc décidée à consommer ta perte ?

M. Thiers en permettant cette démarche à son envoyé a fait la plus grossière bévue. Il a sanctionné tacitement un acte que la France n'a jamais voulu permettre et contre lequel elle s'est prononcée depuis longtemps. Il a encouragé le gouvernement piémontais à fouler aux pieds les traités qui opposaient une digue à l'ambition de Victor-Emmanuel et que la France tenait à faire exécuter. Comment l'Assemblée de Versailles appréciera-t-elle cette inconcevable maladresse ? Nous ne le savons pas ; mais s'il se trouve dans cette assemblée, une majorité, nous ne disons pas catholique, mais seulement soucieuse de l'honneur de la France, M. Thiers pourrait bientôt aller réfléchir sur la vanité des honneurs terrestres.

Pendant que l'usurpateur flanqué de sa clique salariée poursuivait son œuvre d'iniquité, le même jour et à la même heure, Pie IX voyait ses enfants se rassembler autour de lui. Tous les Cercles et toutes les Sociétés catholiques auraient voulu se jeter à ses pieds pour lui prouver leur respect et leur amour. Mais l'auguste prisonnier, craignant pour la tranquillité de son peuple et ne voulant pas éveiller les susceptibilités jalouses, n'a pas permis que la fête prit les proportions d'une manifestation trop éclatante. Ce désir du Saint-Père a été accompli.

Les Cercles et les Sociétés se contentèrent d'envoyer des députations au Vatican. Ces députations, avec l'aristocratie et quelques étrangers de distinction, ne laissaient pas que de former une foule très-nombreuse, et la salle du Consistoire en était remplie. Vers midi, le Pape fit son entrée et salua tous ses fidèles amis de ce sourire si doux et si bon que lui seul possède. Aussitôt qu'il fut assis sur son trône on commença la lecture des adresses. La première fut faite par le prince Massimo, au nom de la noblesse romaine ; la seconde, par le marquis Stanpoole, au nom des catholiques étrangers ; puis une troisième par une toute petite fille.

Après ces diverses harangues, Pie IX se leva et prononça un petit discours que nous reproduisons en partie.

Il commença par esquisser à longs traits les nombreuses persécutions que l'Eglise eut à soutenir. Il fit voir les païens, les tyrans, les barbares et les hérétiques se ruant à tour de rôle contre le rocher inébranlable sur lequel Dieu a bâti son église. Puis il ajouta :

« Aujourd'hui il ne s'agit plus du sang des martyrs, aucune hérésie ne peut plus, aujourd'hui, nuire à l'Eglise, l'attaque n'est plus dirigée contre une partie seulement de l'Eglise : l'ennemi attaque tout l'ensemble de l'édifice et ses ennemis sont les idées modernes, le déisme, l'athéisme et le

matérialisme. Fort de ces moyens, on veut faire de Rome, — siège de la vérité, selon l'expression du Pape Léon, — on veut en faire le siège de toutes les erreurs.

« Mais l'Eglise sortira encore victorieuse de ce combat. J'en ai pour garants les hommages et les marques de dévouement que je reçois de tous les points de la catholicité, et cette jeunesse catholique toujours prête à verser son sang pour l'Eglise. Cette petite fille a très-bien dit : L'Eglise a toujours été combattue parce qu'elle n'a jamais été vaincue ; oui, elle a les promesses du Seigneur.

« Dans le combat présent, il faut l'union. Que les catholiques de tous les pays s'unissent à ceux de Rome pour combattre le grand combat. *Union et persévérance* — voilà ce qui est nécessaire. *Il est inutile de parler de conciliation, car l'Eglise ne peut se concilier avec l'erreur.*

« *Le Pape ne peut se séparer de l'Eglise.* Il ne sert à rien d'exposer de certains tableaux dont le but ne peut être que celui de déshonorer le Pape, mais qui porteront malheur à ceux au profit de qui on les a fabriqués. Non, cela ne sert à rien, car le Christ et Bélial, la lumière et les ténèbres, la vérité et le mensonge sont irrécyclables.

« J'implore de Dieu la force de rester ferme, et pour vous la force, la persévérance et l'union dans le combat. . . »

Pendant cette courte allocution, tous les assistants et le Saint-Père lui-même étaient visiblement émus ; et quand le souverain Pontife sortit de la salle, il fut accompagné par les acclamations de toute la foule vivement impressionnée.

Pour prouver à l'Europe entière que le Pape est libre dans Rome, et que ses amis ont le droit de lui exprimer leur respect et leur affection, les autorités piémontaises firent saisir tous les journaux catholiques qui avaient reproduit les adresses lues au Saint-Père. Après cela est-il possible d'avoir confiance dans les affirmations de Victor-Emmanuel et de son gouvernement ?

Comme contre-partie de toutes les iniquités piémontaises, nous apprenons la nouvelle extraordinaire que le Grand Turc vient d'écrire à Pie IX une lettre autographe remplie de respect et d'admiration, où il exprime son désir sincère de voir l'accroissement et la prospérité de l'amitié du Saint-Père envers lui, ainsi que l'affermissement de leurs rapports mutuels d'affection.

Que les rôles sont changés, l'Empereur hérétique, l'ennemi né de l'Eglise console le chef de cette Eglise ; tandis que Victor-Emmanuel, le soi-disant catholique, le fils du Pape, le tient prisonnier et le persécute sans relâche.

Le Pape sort-il de Rome ? Cette grave question est de nouveau remise sur le tapis. On en parle partout dans les rues, les salons et les entretiens politiques. Nous savons de source certaine que le Pape n'a jamais parlé encore de ce départ, par conséquent tout ce qu'on en dit n'est que le résultat d'inductions et de deductions qui n'ont aucune base certaine.

Cependant, il peut arriver que le Pape soit forcé de laisser Rome. Soumettons-nous aux décrets de la Providence et soyons convaincus que tout ce qui se fera ne le sera que pour le plus grand bien de l'Eglise.

Au sein de l'Assemblée de Versailles, le duc d'Annales et le prince de Joinville de la famille d'Orléans ont pris définitivement possession de leur siège. Le gouvernement et les républicains leur ont fait une vive opposition ; mais les princes l'ont emporté. M. le président avait d'abord déclaré, par la bouche de M. Casimir Périer, qu'il ne pouvait pour le présent permettre aux princes de prendre leur siège et les relever de leurs promesses antérieures. M. Desjardins fit alors la proposition de rétablir les princes d'Orléans dans

tous leurs droits; cette proposition fut rejetée à une grande majorité. Mais une autre proposition plus habile et qui n'engageait personne au sujet des réclamations de la famille d'Orléans fut adoptée presque unaniment et les princes ont gagné leur cause. Ils ont choisi leurs sièges au milieu des députés de la droite.

Dans une séance de l'Assemblée nationale la majorité des députés s'est prononcée contre le transfert de la capitale à Paris.

Le prince de Bismarck se plaint amèrement des assassins qui se font parmi l'armée d'occupation en France. Dans une note adressée à l'ambassadeur prussien à Versailles, il dit que ces assassins créent une sorte d'exaspération dans tout l'empire allemand. Il menace même le gouvernement français que s'il ne prend pas les moyens de faire cesser ces actes ou s'il ne livre pas les meurtriers, il se verra obligé de saisir des otages et d'augmenter l'effectif de l'armée d'occupation, ce qui sera un accroissement de dépenses pour la France.

Il paraît que le Prince de Galles n'est pas dans un état aussi satisfaisant que ces jours derniers. Il a le sommeil moins tranquille et le poulx plus agité. Toute la famille royale est dans l'anxiété et craint pour la vie du prince.

A Ontario, le cabinet McDonald a été défait et M. Sandfield McDonald avec tous ses collègues a dû remettre sa démission entre les mains du Lieutenant-gouverneur Howland.

Le nouveau ministère est maintenant organisé; M. Blake est président du conseil, sans portefeuille; M. McKenzie, trésorier; M. Crooks, procureur-général; M. McKeller, ministre des travaux publics; M. Scott, commissaire des terres de la Couronne; M. Gow, secrétaire-provincial.

M. Currie a été nommé Orateur à la place de M. Scott devenu commissaire des terres de la Couronne.

On sera sans doute étonné de voir MM. McKenzie et Scott, tous deux conservateurs, faire partie d'un ministère *char-grit*.

L'École d'agriculture de Ste. Anne

Jeudi soir, le 21 décembre, a eu lieu l'examen des élèves de notre école d'agriculture et la distribution solennelle des prix.

Depuis dix mois, les élèves de cette intéressante institution se livraient à l'étude théorique et pratique de l'agriculture, le plus noble et le plus utile de tous les arts. Depuis dix mois, ces jeunes gens comprenant l'intérêt que le pays tout entier attache aux études qu'ils poursuivent, suivaient avec persévérance les enseignements de leurs professeurs. Enfin arrivait le jour où ils allaient être récompensés de leurs rudes labeurs.

Dès le matin du jour tant désiré, l'école revêtait son air de fête en attendant l'arrivée des examinateurs. Vers les quatre heures de l'après-midi, M. le supérieur du Collège, accompagné des Révérends MM. George Potvin, procureur, Wilbrod Tremblay, directeur de l'école et de M. Belley, chef de pratique, faisait son entrée dans la salle des examens où il était reçu par M. le Professeur d'agriculture à la tête de ses élèves.

L'examen commença immédiatement et dura au-delà de deux heures. Chaque élève à tour de rôle, eut à répondre à de nombreuses questions et tous s'en tirèrent avec succès. A entendre leurs réponses on restait convaincu de la solidité de leur science et de l'importance qu'ils avaient attachée à leurs études agricoles.

M. le Supérieur ne put s'empêcher de les en féliciter

Dans un discours bien senti, il leur rappela que la science qu'ils avaient étudiée touche aux intérêts les plus précieux de notre prospérité générale. Tout le pays a les yeux ouverts sur vous, leur a-t-il dit, sachez reconnaître l'intérêt qu'il vous porte et les sacrifices qu'il s'impose. Dans les localités où vous irez vous fixer, soyez des cultivateurs modèles; travaillez sans relâche à l'amélioration des procédés cultureux; donnez l'exemple du travail, de l'ordre et de l'activité. En terminant, il leur a recommandé un attachement inébranlable à leurs principes religieux. Soyez, dit-il, non-seulement des modèles dans l'art de bien cultiver, mais encore des modèles sous le rapport religieux.

Vint ensuite la distribution des prix. Voici les noms de ceux qui furent couronnés :

Théorie agricole : 1er prix, Louis Pelletier; 2nd prix, Wilbrod Tremblay.

Pratique : 1er prix, Louis Pelletier; 2e prix, Ferdinand Fortier; 3e prix, Alphonse Gingras.

Arithmétique : 1er prix, Wilbrod Tremblay; 2nd prix, Ferdinand Fortier.

Dans la soirée, M. Louis Pelletier subissait les dernières épreuves pour l'obtention du *brevet de capacité agricole* devant un bureau d'examineurs composé des supérieur et professeurs de l'institution. Le sévère examen que ce jeune homme a subi ne laisse aucun doute sur sa science théorique; il avait déjà prouvé sur le terrain qu'il connaissait suffisamment tous les travaux d'une culture améliorée. Aussi, les examinateurs lui ont-ils accordé à l'unanimité, le brevet de capacité agricole. Nous lui souhaitons prospérité et succès dans la carrière qu'il a préféré à toute autre.

Le Conseil d'agriculture, afin d'engager les élèves des institutions agricoles à compléter leurs cours et à faire de bonnes études, a bien voulu octroyer aux jeunes gens qui obtiennent le brevet de capacité une prime de \$25. Cette prime, quoique légère, sera sans doute un heureux stimulant.

Le lendemain avait lieu la sortie et aujourd'hui nos jeunes agriculteurs jouissent des douceurs de la famille en se reposant des fatigues de toute une année d'étude. Ils doivent nous revenir vers le milieu de février reprendre le cours de leurs travaux.

Les oiseaux de basse-cour en général

La volaille rapporte, suivant les uns, énormément, et, suivant les autres, très-peu. N'en crois ni les uns ni les autres, et ne te confie, à l'égard du profit, qu'à ta sollicitude pour elle.

En tous cas, nourrie des déchets de ferme, elle te coûtera peu, sans compter qu'elle débarrassera de beaucoup d'insectes les environs de ta demeure.

Te coûtant peu, elle te procurera une chair exquise, des œufs, de la plume, et un fumier d'une puissance prodigieuse.

Ne souffre pas qu'elle aille butiner là où il y a des récoltes semées ou en végétation. Ce qu'elle mange ou gâte de ton bien est autant de pris sur ta moisson. Ce qu'elle mange ou gâte du bien de ton voisin devient cause de querelle ou de procès.

Ne la laisse pas mettre en désordre ton fumier. Si tu permets qu'elle y pécore, que ce soit quand les vers ou les graines nuisibles y fourmillent.

Construis sa demeure en lieu sec. Expose-la à l'est ou au sud-est.

Garantis-la contre les extrêmes de la chaleur et du froid. Tiens-la avec la propreté sans laquelle l'oiseau devient

malade ou meurt.

Dans l'intérêt de celui-ci et des œufs, préserve-la des attaques du renard, de la fouine et de la bolette.

Mets chaque habitant à même de se reposer à sa manière.

Place-y, quand l'eau du dehors est couverte de glace, des vases remplis d'eau tiède.

La raison en est que la volaille éprouve continuellement le besoin de boire.

En vue du bien-être de l'oiseau, plante, dans la cour, des arbres qui l'ombragent en partie, et qui servent de juchoirs.

Pour qu'il se soulage de ses démangeaisons, répands-y du sable.

Pour qu'il puisse paître, fais-y pousser un peu de gazon.

Offres-y à la poule une eau pure, et au canard une petite mare.

Ce sera l'empêcher de se tourmenter.

Améliore-la par voie de croisement et de sélection.

Pour l'engraisser n'aie pas recours à la barbare coutume de lui crever les yeux.

Pour elle, c'est bien assez de succomber sous le couteau de la ménagère.

Engraisse-la dans une retraite étroite, silencieuse et obscur.

Là où elle pond, ne la trouble pas.

Quand elle vient de naître, abstiens-toi de la manier.

Après juin, ne la fais plus couvrir.

A propos d'elle, n'oublie jamais que, comme le temps, les soins sont de l'argent.

Au reste, si je te vois reçu en importun ou en ennemi dans sa demeure, je saurai que penser de ta sollicitude à son égard.—DEFRANOUX.

Le Monastère des Trappistes et la Colonie belge

L'abbé Verbist, prêtre belge, nous est revenu aujourd'hui même d'une petite excursion dans le comté Dorchester. Il y a visité les révérends Pères Trappistes, dont le monastère se trouve dans le township Langevin, à 63 milles de Québec. Le révd. Père Prieur a eu l'obligeance de lui montrer la maison et ses dépendances dans tous leurs détails et de fournir les explications les plus minutieuses sur les différents travaux agricoles auxquels le moine se livre depuis l'érection du monastère.

C'est en 1862, que ces religieux austères, d'origine belge, pénétrèrent dans les forêts vierges de Langevin, à 12 milles au-delà de toute route praticable, et y jetèrent les fondements du monastère, qui fait aujourd'hui l'admiration des rares visiteurs, qui dirigent leurs pas vers cette contrée isolée et lointaine. Avec le concours du Gouvernement ils ouvrirent des chemins dans toutes les directions, qui facilitent l'accès de leur établissement, et il y établirent ensuite à un mille de distance, la paroisse de Sainte Justine, qui est aujourd'hui un centre assez important autour duquel viennent se grouper bon nombre de colons, auxquels ces excellents religieux servent de seconde Providence. Les chemins sont beaux et le défrichement des terres a été poussé sur toute la ligne avec une vigueur qui étonne et qui ne se rencontre pas ailleurs. En effet, à eux seuls, les Pères Trappistes, qui occupent une propriété de 800 arpents, en ont déjà défriché plus de 450, pendant l'espace de quelques années. Leur communauté se compose de dix-neuf religieux, dont quatre prêtres, qui tous sont occupés aux travaux des champs.

De plus, ils se trouvent obligés de se faire aider par de nombreux ouvriers, sous la hache desquels les forêts se dépeuplent comme par enchantement. La ferme, qui vaut plus d'une ferme-modèle, compte 24 vaches laitières, 4 chevaux et une paire de gros bœufs pour le labourage; un troupeau de moutons et quelque menu bétail. Les Pères pourraient, à l'heure présente, subsister avec le seul produit de leurs tra-

voux, si l'année dernière ils n'avaient subi une perte considérable (1,500 piastres), causée par une de ces incendies auxquels le colon se trouve toujours exposé pendant les premières années, lorsque le feu consume ses abattis. Une partie de la récolte a été perdue ensuite, à cause de la gelée extraordinairement précoce de l'automne dernier, ce qui rend leur situation actuelle plus précaire encore. Malheureusement, aucune compensation pécuniaire ne leur a été accordée de ce chef. Les bons Pères, qui parlent avec effusion de la charité du peuple qui a si généreusement contribué à leur premier établissement et de l'appui puissant que leur accordait la famille Langevin, seraient heureux en ce moment de trouver l'appui du Gouvernement, qui certes, ne leur ferait pas défaut, si ces travaux éminemment utiles au pays étaient suffisamment appréciés. Que des agents officiels aillent, à certaines époques, s'enquérir sur les lieux mêmes de la situation véritable, et il est certain qu'un établissement de cette nature, où l'on n'a nullement à craindre le gaspillage des deniers publics, ne restera point en souffrance.

Au point de vue d'une colonie flamande, le voisinage des Pères Trappistes, qui ont créé des moulins à farine et des scieries de bois; qui sont avec les belges en communauté de langue et qui ont largement profité des leçons de l'expérience, serait d'une utilité incontestable: Les Belges appuyés sur le monastère de leur compatriotes occuperaient un emplacement des mieux choisis sur les confins des townships Roux, Langevin, Standon et Ware; ils s'y trouveraient en famille. Aussi, si cette perspective devait se traduire en réalité dans un avenir prochain, le révérend Père Prieur, offre son généreux concours, et il promet à l'abbé Verbist de contribuer largement à faire réussir un projet si utile à tous égards.

D'un autre côté, la société de colonisation No. 2 du comté de Dorchester, qui a son siège d'opération à Sainte-Germaine, sur le lac Etchemin, se réunissait dimanche dernier, après l'office divin. Lorsque l'abbé Verbist y y assistait, eut exposé le but de son voyage parmi eux, l'assemblée sur la proposition de M. Bellarmin Lapiere, juge de paix du canton, vota par acclamation, une première somme de 50 piastres, sur les 150 qui leur sont alloués par le Gouvernement, pour contribuer à l'ouverture d'un chemin qui permettrait aux Belges la création d'une paroisse dans ces parages. Cette noble initiative prouve à toute évidence le bonheurs qu'éprouverait la population toute entière, si dès le printemps prochain une colonie belge venait s'établir parmi eux. Avec les éléments de prospérité décrites ci-dessus, la chose ne serait pas impossible, pour peu que le Gouvernement y prête la main et s'en occupe en temps utile. Espérons!

Soins à donner aux instruments

Il n'y a peut-être pas de sujet dont la prose agricole ait plus souvent parlé que celui qui est en tête de cet article. Et cependant les cultivateurs sont ou trop oublieux ou trop peu soigneux de leurs propres intérêts pour y faire attention.

L'idée de l'article que j'écris ici me vint à l'esprit lors d'un voyage de 30 lieues que je fis à travers un district agricole. Je vis pendant ce voyage les instruments suivants exposés aux intempéries de la mauvaise saison. Savoir: quarante-quatre charrues, vingt-trois herbes, sept faucheuses, une moissonneuse avec son volant et son tablier dans la position qu'ils avaient lorsqu'ils servirent en dernier lieu, des voitures en trop grand nombre pour pouvoir être comptées, et même en une certaine place, un harnais complet accroché sur une clôture. Les charrues étaient pour la plupart enfoncées dans la dernière raie terminée.

Maintenant je suppose que les propriétaires de ces instruments ne lisent jamais les journaux agricoles, autrement ils n'auraient pu résister aux avertissements réitérés qui leur étaient faits de prendre un plus grand soin d'instruments si exposés à se détériorer. Il est convenable de dire que ces instruments mis à l'abri lorsqu'on ne s'en sert pas dureront le double que lorsqu'ils sont exposés à la pluie et au soleil. La perte est alors sérieuse et nous regrettons de ne pouvoir atteindre ces cultivateurs par un mot d'avertissement amical.—Ech.

Moyen d'utiliser les os comme engrais

L'utilisation des os est considérablement restreinte par la difficulté que l'on éprouve à les amener à l'état le plus convenable pour l'emploi. Lorsque les os sont destinés à la fumure des vergers où ils sont enterrés près des arbres sur un sol que l'on ne remue jamais, on peut se contenter de les broyer grossièrement au moyen d'un pilon pesant ou d'une masse. Mais pour devenir utilisables pour les plantes annuelles, ils doivent être réduits en fragments plus petits. Après leur concassage grossier, on peut les traiter par la potasse caustique ou une lessive forte; l'opération est alors plus lente que si l'on s'était servi d'acide sulfurique, mais beaucoup moins dangereuse.

Pour cela on a besoin d'une boîte bien étanche ne mesurant pas plus de dix-huit pouces de profondeur. Puis on se procure de bonnes cendres de bois francs. On mélange ensuite quatre parts de chaux éteinte avec autant de perlasse par chaque quart de cendres sèches. On dépose ce mélange et les os par lits alternatifs en commençant par le mélange de cendre, de chaux et perlasse jusqu'à ce que la boîte soit pleine. Alors on sature la masse d'eau et de temps en temps on ajoute de nouvelles quantités de liquide afin de conserver une humidité constante dans le contenu de la boîte.

En quatre ou six semaines les os seront devenus tellement mous qu'ils se réduiront en poudre au moindre choc. Toute la masse peut alors être mélangée et battue à la pelle; après quoi on y ajoute une égale quantité de terre fine et on mélange intimement. Ce compost est trop fort pour pouvoir être mis en contact immédiat avec les graines et lors de son emploi il faudra préalablement le mélanger avec la terre. Si l'on fait usage d'une proportion de cendres plus grande que celle donnée plus haut l'opération n'en sera que plus rapide.

La viande des moutons météorisés

La viande des moutons morts à la suite de la météorisation, dite *gonflement*, peut-elle être utilisée dans la consommation sans inconvénients pour la santé publique? Voici la réponse à cette question que nous trouvons dans la *Revue agricole de la Provence*:

"Après un jeûne forcé, des moutons ont été imprudemment conduits sur un pré et ont été météorisés; pour une partie des bêtes la mort s'en est suivie. De peur que les viandes ne fussent livrées à la consommation, elles ont été enfouies. La perte a été d'environ 1,500 fr. pour le propriétaire. Pour nous, nous ne considérons pas la météorisation comme une maladie; elle provient d'un gonflement considérable de l'estomac, provoqué par les gaz qui se produisent à l'intérieur en très grande quantité, et ne s'échappent pas par les conduits naturels; il y a ballonnement des organes nutritifs, compression des poumons, suffocation et finalement asphyxie.

"Un animal qui périt ainsi succombe-t-il à une affection morbide qui apporte de l'affection dans le sang? Evidemment non. Pour moi, je ne crois pas que la viande doive être considérée comme nuisible, et par suite nuisible à la santé de celui qui la consommera.

"Du reste, les accidents semblables peuvent se renouveler; les transports par voie ferrée occasionnent des retards, ou tout au moins soumettent les animaux à un jeûne qui doit avoir pour résultat la météorisation, et, au débarquement, ils sont confiés à des gardiens inexpérimentés. Dans ces circonstances, il y a utilité à demander aux hommes de la science d'établir une différence entre la mort causée par un accident et celle qui est le résultat de la maladie."

Cette solution nous paraît tout à fait rationnelle, et nous ne comprenons vraiment pas que l'on perde la viande provenant d'un animal mort par accident, purement et simplement par asphyxie. Sans aucun doute, la viande sera moins belle; elle conservera une espèce de teinte rouge, puisque le sang sera resté dans l'intérieur de l'animal, mais elle ne présentera pas pour cela un caractère dangereux pour la santé publique. Il arrive souvent que les bouchers, tout particulièrement à la campagne, font passer dans la consommation des viandes entachées d'un vice bien plus radical.

Un aide agricole.—Le crapaud

Il existe un certain nombre d'animaux qui journalièrement, au temps de la végétation, viennent au secours de l'agriculture en détruisant les insectes nuisibles à la récolte.

Il semblerait tout naturel que l'agriculteur, reconnaissant les services rendus par des aides aussi actifs, dût les récompenser ou du moins les protéger lorsqu'ils les rencontrent sur son terrain.

Malheureusement ce n'est pas ce qui a ordinairement lieu. Pour un grand nombre, il suffit qu'ils soient aperçus furetant dans les jardins ou les vergers, pour que leur arrêt de mort soit prononcé. Pierres, bâtons, tout devient une arme pour exécuter cette arrêt; et si cet animal est un *crapaud*, dans le but de rendre sa mort plus cruelle, vite, à l'aide d'un couteau, on façonne en pointe les extrémités d'une branche pour le transpercer, puis on plante en terre l'autre extrémité, de manière que le crapaud présente son ventre et ses jambes à un ardent soleil. Son agonie dure ainsi deux ou trois heures.

Quel est donc le crime de ce pauvre animal? Le voici:

Regardez-le dans un jardin ou dans un pré: insectes, mollusques, disparaissent devant lui. Tout lourd qu'il semble, il n'en saisit pas moins très-lourdement les bêtes les plus légères. Il est doué pour cela d'un mécanisme des plus ingénieux. Il happé les insectes, non avec les lèvres, mais avec la langue. Cette langue, au lieu d'être attachée par la base, l'est par la pointe qui adhère au plancher de la bouche. La partie postérieure est libre.

Par une sorte d'expiration, l'animal la projette, forcément la renverse et en applique la face dorsale, recouverte de mucosités, sur l'objet qu'il veut saisir et qu'il entraîne dans la cavité buccale par le retour de l'organe à sa position première.

La rapidité de ce mécanisme est telle que l'œil a peine à suivre ce double mouvement de la langue.

Un crapaud peut ainsi attraper en une heure vingt à trente insectes. On l'a parfaitement constaté par l'autopsie, et on a pu s'assurer aussi de la même manière que ce sont surtout les insectes aptères (sans ailes) auxquels il fait la chasse. L'utilité des crapauds a tellement été reconnue que les jardiniers de Londres et de Paris les achètent à de hauts prix et les plantent dans leurs jardins comme de vraies brigades de sûreté pour leurs légumes. A Londres, on les paye actuellement \$1.50 la douzaine.

Suivons l'exemple de ces cultivateurs intelligents qui connaissent leurs intérêts mieux que nous ne connaissons les nôtres: au lieu de détruire un animal aussi utile pour nos récoltes, protégeons-le et prenons nos mesures pour que la spéculation ne vienne pas nous priver d'un aide aussi actif et aussi dévoué.

Petite chronique

Nous lisons dans le *Journal de Québec*:

Vendredi dernier, le Dr Catellier, de l'Hôpital de la marine, était appelé à Saint-Jean Port-Joly, par son confrère le Dr Roy, pour l'aider dans une opération chirurgicale. Il s'agissait d'enlever les pieds à un pauvre marin naufragé dans la tempête du mois de novembre. Ce marin faisait partie de l'équipage de l'*Atma*. Ils étaient quatorze. Une fois le navire brisé dans la tempête, ils tentèrent de se sauver dans une chaloupe; la chaloupe fut brisée par la glace. Ils restèrent donc sur un morceau de glace, peu vêtus, par un froid intense. Ils traversaient du mieux qu'ils pouvaient d'un morceau de glace à un autre, espérant ainsi gagner terre. Mais en sautant ainsi de banquise en banquise, ils se séparèrent, dix se trouvant sur une glace pendant que les quatre autres ne pouvaient les rejoindre.

Un peu plus tard, un des quatre se trouva complètement seul. C'est celui-là qui s'est gelé les pieds.

Celui qui les a tous sauvés est un jeune homme de 18 ans, M. Baling, gardien du phare de Saint-Jean Port-Joly.

De la maison de son père, au moyen d'une lunette d'approche, il avait vu le naufrage. La tempête l'empêcha bientôt de distinguer où était l'équipage. Néanmoins, il sauta dans un

canot et se dirigea à peu près, à travers les glaces. Enfin il rejoignit les 10 hommes, et les déposa sur le rivage à 4 lieues d'où il était parti. Il retourna ensuite et ramena les quatre autres, au milieu des plus imminents périls. En Angleterre, ce jeune homme aurait assurément une médaille de sauvetage.

Tous ces naufragés ont été recueillis chez les habitants de la côte, et traités avec le plus grand soin. Presque tous sont malades et reçoivent les mêmes attentions que s'ils étaient de la famille, si bien que plusieurs de ces matelots anglais disent qu'ils ne quitteront plus jamais d'aussi braves gens.

RECETTES

Moyen pour préserver les moutons du tournis

Le tournis est causé par la présence des boules d'eau dans le cerveau, et ces boules ne sont autre chose que des *hydatides*, animaux parasites, dont on n'a pas encore pu débarrasser les moutons une fois qu'ils en sont atteints. Un médecin, secrétaire du comice agricole de Marle (Aisne), a proposé un traitement fort simple. Il suffit de mettre dans des tinettes, au milieu des bergeries, une forte quantité de ferraille et d'y abreuver les moutons aussitôt qu'ils arrivent des pâtures. Les éleveurs de moutons feront bien d'essayer ce procédé, qui ne peut d'ailleurs présenter aucun inconvénient, alors même qu'il ne produirait pas les résultats indiqués.

Remède contre les engelures

On prend des écailles d'huîtres que l'on fait chauffer au rouge blanc, puis, lorsqu'elles sont devenues friables, on les réduit en poudre impalpable, on les mêle à dose égale avec du saindoux, et on obtient un onguent dont on enduit les parties malades. Après deux ou trois jours de ce traitement le mal a complètement disparu.

Demande du 1er volume de la "Gazette des Campagnes"

Le propriétaire de la *Gazette des Campagnes* demande à acheter douze exemplaires du premier volume de la *Gazette des Campagnes* afin de compléter douze séries de ce journal, demandées par une institution publique.

Nous avons actuellement en vente tous les volumes de la *Gazette des Campagnes* parus jusqu'à ce jour, le premier volume excepté. La réimpression de ce volume est commencée, et lorsque les moyens nous le permettront, nous la continuerons.

~~20~~ Nous attirons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'AVIS publié sur la première page du No. 7 de la *Gazette des Campagnes*.

SOUSSIONS DEMANDEES

Des Soumissions cachetées, adressées au Soussigné, et enclouées "Soumissions pour Travaux sur la Rivière Saint-Maurice," seront reçues à ce Bureau d'ici à LUNDI, le HUIT JANVIER prochain, pour la construction d'une Ecluse de cloison, aux Piles, sur la Rivière Saint-Maurice.

On pourra voir les plans et spécifications à ce bureau, et à celui du surintendant des travaux à Saint-Maurice, aux Trois-Rivières où l'on pourra avoir toute autre information nécessaire.

Le département ne s'engage pas à accepter la soumission la plus basse, ou toute autre soumission.

Par ordre,

F. BRAUN,
Secrétaire.

Département des Travaux Publics,
Ottawa, 16 déc. 1871.

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE AGRICOLE DE FIRMIN H. PROULX

LE VÉTÉRINAIRE pratique, traitant des soins à donner aux chevaux, aux bœufs, aux moutons, aux cochons, aux chiens et à tous les animaux de basse-cour, par E. Hocquart. Edition la plus récente. — Prix, 75 centins; par la poste, 85 centins.

LES VEILLÉES CANADIENNES, traité élémentaire d'agriculture approuvé par la société d'agriculture du Bas-Canada, le 13 septembre 1852, et publié par Frs. M. Ossaye. — Prix, 25 centins; par la poste 30 centins.

LE SAGUENAY, ou le passé, le présent et l'avenir du Haut-Saguenay, au point de vue de la colonisation. — Prix, 15 centins; par la poste, 20 centins.

LE LIVRE AUX 100 LOUIS D'OR, nouveau trésor de la chaumière ou le fidèle conseiller des cultivateurs. Ce petit livre fait connaître les vrais moyens de s'enrichir rapidement, en cultivant la terre. — Prix, 15 centins; par la poste, 20 cts.

LES ÉLÉMENTS DE L'AGRICULTURE, à l'usage de la jeunesse canadienne, par James Smith. — Prix, 25 centins; par la poste, 30 centins.

MANUEL PRATIQUE DE JARDINAGE, contenant la manière de cultiver soi-même un jardin ou d'en diriger la culture, par Courtois-Gérard. — Prix, 75 centins; par la poste, 82 centins.

LE JARDINIER PRATIQUE, ou Guide des amateurs dans la culture des plantes utiles et agréables, contenant le jardin potager, le jardin fruitier, le jardin d'agrément; un précis de la conduite des serres, les moyens de guérir les maladies et de détruire les insectes nuisibles, précédés de notions préliminaires sur le sol, les engrais, les amendements, etc., et suivi d'un vocabulaire explicatif des principaux termes de botanique. Avec un grand nombre de planches. — Prix, 75 centins; par la poste, 82 centins.

CONSEILS A UNE JEUNE FERMÈRE, par P. Joliveau. Cet ouvrage devrait se trouver dans chaque famille de nos cultivateurs canadiens, et faire l'objet d'une étude spéciale à nos jeunes filles. En lisant ce livre, elles apprendront à être des épouses ménagères et procureront à leurs enfants un avenir de bonheur et de prospérité. — Prix, 50 centins; par la poste, 56 centins.

LETRES SUR LA VIE RURALE, par M. Victor de Tracy, adressées à un jeune homme qu'il aime tendrement et dont le bonheur à venir est l'objet de ses vœux les plus vifs. Il lui offre dans cette pensée le tribut d'une longue expérience sur tout ce qui concerne l'agriculture. — Prix, 50 centins; par la poste, 56 centins.

PETIT MANUEL D'AGRICULTURE, par Hubert Lallée, recommandé par le Conseil de l'Instruction Publique et le Conseil Agricole de la Province de Québec. Ce petit Manuel est destiné aux enfants qui fréquentent les écoles élémentaires, modèles et académiques. Tout instituteur qui n'enseignait pas au moins à ses élèves les éléments de la science agricole, manquerait grandement à sa mission. Que l'instituteur dans les campagnes prépare les enfants à connaître les éléments de l'agriculture et à aimer la culture des champs, et la voie du progrès agricole auquel nous aspirons sera bientôt ouverte. Si des hommes de science veulent bien nous en fixer le chemin, montrons-nous généreux; ne restons pas indifférents lorsqu'ils désirent nous faire connaître les secrets de l'art agricole. — Prix, 10 centins; par la poste, 12 centins.

L'ART DE PLANTER, plantation en général, plantation en butte, traité pratique sur l'art d'élever en pépinière et de planter à demeure les arbres fruitiers, forestiers et d'agrément, à l'usage des agents forestiers, pépiniéristes, horticulteurs. Orné de vignettes sur bois. — Prix, 60 centins; par la poste, 68 centins.